MON FILM

12 Fr.

Serge REGGIANI
et Suzanne CLOUTIER
dans

Au ROYAUME des CIEUX

Production RÉGINA.

No 180. — 1er Février 1950.

Entre nous

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à nos lecteurs aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions (et non trois séries de questions).

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme (court) choisi. Nous ne pouvons répondre directement par lettre.

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de deux à trois mois.

4° Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 15 francs pour les artistes résidant en France et à 25 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie destinée à l'artiste doit nous être envoyée sous une autre enveloppe à notre adresse, affranchie à 15 francs. Nous transmettons aussitôt.

(Nous ne pouvons accepter que les timbres français et les coupons-réponse internationaux.)

VIVEMENT L' PRINTEMPS. — Anne Campion joue Elsa dans *Retour à la vie*. On l'a vue aussi à l'écran dans *Entre onze heures et minuit* et dans *Les Maudits* (rôle d'Ingrid). En outre, elle a fait du théâtre. Née à Bruxelles, elle est la belle-fille du chansonnier Léo Campion. Blonde aux yeux bleus,



Farley GRANGER
dans
Vous qui avez vingt ans.
(Photo R. K. O.)

1m,64, célibataire. — Distribution de *Cavalier noir* (1944) : Georges Guétary (Ramon), Alerme (Saint-Brissac), Nicole Maurey (Solange), Mila Parély (Lola), Simone Valère (Lison), Michèle Philippe (Marion), Jean Tissier (Le Hardi), Georgette Tissier (Annette), Aimé Simon-Girard (Simon), Thomy Bourdelle (Pierre le Mauvais). — Je ne connais pas d'artiste né le 19 octobre 1930.

RORO GUÉTARY. — Tom Drake (Alfred Alderdice) est né à New-York le 5 août 1920. — Je n'ai aucun renseignement sur Beverly Tyler. — Charles Korvin est né le 21 novembre 1907 à Budapest.

PETIT SERGE. — Dans *J'avais cinq fils* (1944) : Thomas Mitchell (le père), Selena Royle (la mère), Edward Ryan (Albert), Ann Baxter (Katherine), James Cardwell (Georges), Bobby Driscoll, John Campbell, John Alvin et George Offerman. — Question des débuts à l'écran cent fois traitée ici. Relisez notamment ma réponse à **YVES ET MOI**, n° 170, p. 2. — Tous les interprètes de *J'avais cinq fils*, production américaine, sont américains.

S... ET L..., DE P... — Oui, Bourvil joue lui-même de l'accordéon dans *Le Cœur sur la main*. — Nous ne publierons pas *Parade aux Étoiles*, dont le scénario, convenez-en, se prêterait fort mal à un récit. Pour les derniers films de Luis Mariano, je ne sais pas encore.

NANCY DHANCYTH. — Je n'avais nullement l'intention d'énumérer *tous* les films comportant un double rôle joué par un même acteur, qui sont beaucoup plus nombreux encore que vous ne semblez le croire, ce truquage ayant été employé — et fréquemment — dès l'époque du « muet » ! — Je pense que notre n° 167 vous a bien convaincue de notre intention de publier les *Amants de Vérone*. — Charles Boyer, présentement vedette américaine, est français de naissance et naturalisé américain depuis quelques années seulement. — Claudette Colbert, elle, est américaine depuis plus longtemps, puisque sa famille se fixa aux États-Unis alors qu'elle était enfant ; elle ne revint jamais vivre en France, mais elle y est née (Saint-Mandé, 13 septembre 1903) et son vrai nom est Émilie Chauchoin. Mariée depuis 1935 à un Américain, le Dr Pressmann. — Il est donc assez impropre de donner à ces deux artistes le nom de « vedettes françaises » ; ils sont des vedettes américaines, d'origine française. — Luis Mariano, lui, bien que de naissance espagnole, est une vedette française, puisqu'il a fait toute sa carrière dans notre pays et que sa réputation cinématographique est établie sur des films produits en France.

DENISE DE CHELLES. — Je ne connais pas d'actrice du nom de Janyn Plonckay, bien que vous la traitiez de « grande star », ce qui est assez divertissant. — Oui, nous publierons *La Femme aux cigarettes*. — Les lettres de mes correspondants sont conservées jusqu'à la parution des réponses les concernant. Après quoi elles sont détruites.

TAHITI. — Je ne connais pas de film intitulé *Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus*. Peut-être voulez-vous parler de *Thérèse Martin*, film français de 1939, où Irène Corday jouait le rôle de la sainte. L'interprétation réunissait en outre : Geneviève Callix, Lucien Galas, André Marnay, Pierre Feuillère, Colette et Jeannine Borelli, Marthe Mellot, Camille Bert et Madeleine Soria. — Auparavant, on avait tourné un autre film sur la vie de sainte Thérèse : *La Rose effeuillée* (1936), avec : Jacqueline Francell, le petit Gabriel Farguette, Alice Tissot, Germaine Sablon, Ginette Gaubert, Raymond Galle, Milly Mathis, Mady Berry, Jean Dax, Jeanne Marie-Laurent, Camille Bert, Marcelle Yrven et André Deed. — Distribution de *L'Homme sans nom* donnée n° 169, p. 9. — Distribution de *Sans famille* donnée n° 132, p. 9.

PRENEZ-NOUS EN PENSION. — Le regretté Lucien Coëdel possédait ses deux mains, je vous l'as ure. Je ne connaissais pas ce nouveau bobard. Décidément, l'imagination collective est inépuisable. — Un film dialogué en vers ? C'est assez inimaginable ; ce qui est possible au théâtre deviendrait ridicule à l'écran, qui vit essentiellement de réalisme... Un ou deux essais furent tentés : *L'Aiglon* (1931) avec Jean Weber, et *Cyrano de Bergerac* (1945) avec Claude Dauphin. Mais il s'agit là, bien entendu, d'enregistrements des célèbres pièces d'Edmond Rostand et non d'œuvres vraiment cinématographiques. — Principaux films de Jacques Prévert (scénariste, dialoguiste, adaptateur) : *L'Affaire est dans le sac*, *Jeunesse d'abord*, *Jenny* (dialogues), *Quai des Brumes*, *Drôle de drame* (dialogues), *Les Visiteurs du Soir*, *Les Enfants du Paradis*, *Adieu Léonard*, *Les Portes de la Nuit*, *La Fleur de l'Age* (inachevé), *Le Soleil a toujours raison* (dialogues), *Sortilèges* (dialogues), *Voyage surprise* (dialogues) et *Les Amants de Vérone* (dialogues).

PRIMEROSE. — Les acteurs sont ce qu'exige tel ou tel de leurs rôles, et ne révèlent pas nécessairement leur vraie nature sur l'écran. Il est — pardonnez-moi ! — assez candide de leur prêter le caractère du personnage dans lequel ils vous ont plu. Ceci dit, l'acteur et l'actrice qui vous intéressent me semblent très sympathiques, mais ils ont fait de trop brèves apparitions à Paris pour que je puisse les bien connaître. — Le premier mari de Barbara Stanwyck fut un acteur américain de théâtre, Frank Fay. Elle épousa Robert Taylor en secondes noces (en 1939). Lui se mariait pour la première fois. Elle a quatre ans de plus que lui et ils forment un des plus heureux (et durables) ménages de Hollywood.

JEANNINE ET LULU D'ÉPINAL. — Cornel Wilde était doublé au piano dans *La Chanson du Souvenir*, je l'ai dit et redit. — Georges Guétary chante l'opérette à New-York. Avant son départ, il tourna à Paris *Amour et Cie*. Pas d'autre projet de film pour le moment. — Tino Rossi est en France actuellement. — Relisez l'avis de la première colonne de cette page.

EMPEREUR DES FRANÇAIS. — Distribution de *Marie Walewska* (1937) : Greta Garbo (Marie Walewska), Charles Boyer (Napoléon), Reginald Owen (Talleyrand), Henry Stephenson (comte Walewsky), May Whitty (Laetitia Bonaparte), Alan Marshal (d'Ornano), Leif Erickson (Paul Lachinsky), C. Henry Gordon (prince Poniatowsky). — Distribution de *Lady Hamilton* (1941) : Vivien Leigh (Emma, lady Hamilton), Laurence Olivier (Nelson), Alan Mowbray (lord Hamilton), Sara Allgood (la mère d'Emma), Gladys Cooper (lady Nelson), Henry Wilcoxon (capitaine Hardy), Ronald Sinclair (Josiah), Halliwell Hobbes (le Révérend Nelson). — Non, le film *Marie Walewska* n'est pas tiré de l'œuvre du comte d'Ornano, mais d'un scénario original écrit par un auteur américain. — *Lady Hamilton* n'est pas davantage tiré du roman d'Albert Flament, mais du scénario des auteurs anglais Walter Reisch et R. T. Sheriff.

HÉBÉ. — Distribution de *Le Général est mort à l'aube* (1936) : Gary Cooper (O'Hara), Madeleine Carroll (Judy Pierce), Akim Tamiroff (général Yang) et Tom Frawley (Brighton). Réalisation de Lewis Milestone. — Distribution de *La Chevauchée fantastique* (1939) : Claire Trevor (Dallas), John Wayne (Ringo Kid), Andy Devine (Buck), John Carradine (Hatfield), Thomas Mitchell (docteur Boone), George Bancroft (Curly Wilcox), Louise Platt (Lucy Mallory), Donald Meek (M. Pencock), Tim Holt (un lieutenant de cavalerie), etc. Réalisation de John Ford. — Je n'ai pas la distribution de *Sous les verrous*, film récemment réédité, mais qui a été réalisé en 1931.

CHOUPETTE. — Il n'existe pas de film intitulé *Une maison dans la dune*,



Marta TOREN
dans
Casbah.
(Photo Universal.)

avec Blanchette Brunoy. Vous voulez probablement parler de *La Maison dans la dune*, film de 1935, avec Pierre Richard-Willm, Colette Darfeuil et Madeleine Ozeray (et non Blanchette Brunoy). Le « Rintintin » qui paraissait dans ce film n'a de commun que le nom avec le fameux chien Rintintin des westerns américains muets. Son propriétaire et dresseur était l'acteur-dompteur Teddy Michaud. Mais le film a déjà quatorze ans d'âge...

Mlle ANNA, GIVORS. — Les acteurs que vous nommez répondent, en général, mais pas toujours très rapidement. Vous pouvez, puisque plusieurs mois se sont écoulés, écrire à nouveau pour rappeler (gentiment) votre demande... Mais il arrive que certaines réponses se fassent attendre pendant une année.

L'AME MUSICIENNE. — Voyez ma réponse à **JEANNINE ET LULU D'ÉPINAL**, et aussi celles faites à **CHOPIN-LISZT**, n° 136, p. 2, et à la **DAME EN GRIS**, n° 136, p. 9. — Pour Cornel Wilde, dit et redit,

(Suite page 8.)

MON FILM

TOUS LES MERCREDIS, 5, boul. des Italiens, PARIS (2e).
Compte chèques postaux : Paris 5492-99.

Abonnements, France et Colonies :
1 an. . . . . . 500 fr. 6 mois. . . . . 260 fr.

Nous tenons à prévenir nos nouveaux abonnés qu'un délai de deux semaines est indispensable pour l'établissement de leur abonnement. Pour tout changement d'adresse, nos abonnés sont priés de joindre la dernière bande d'envoi du journal accompagnée de trente francs en timbres pour établissement du nouveau cliché et frais divers.

A NOS ABONNÉS

L'augmentation des tarifs postaux ne nous permet pas d'aviser personnellement nos abonnés de la fin de leur service.

Nous prions donc nos abonnés de noter que l'avant-dernier numéro de leur service leur sera dorénavant envoyé sous bande blanche portant en rouge la suscription :

Votre abonnement se termine au prochain numéro.

Le dernier numéro leur parviendra sous bande verte portant en rouge la suscription :

Ce numéro termine votre abonnement.

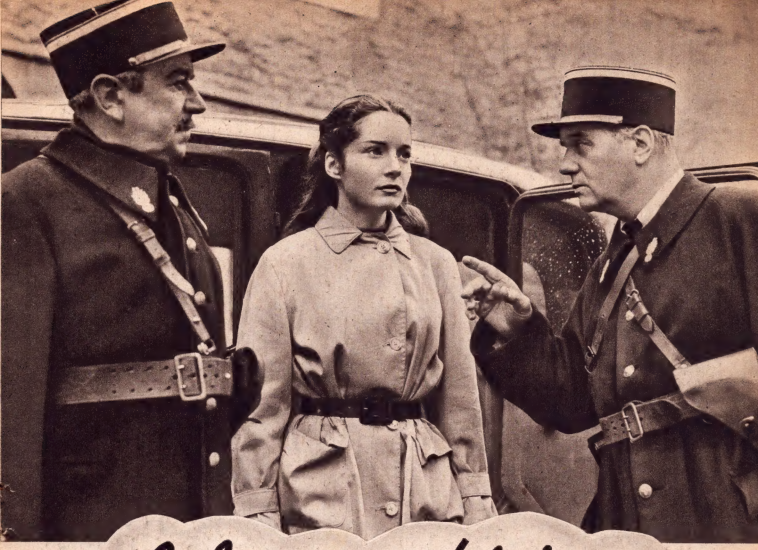
Dans le numéro sous bande blanche (c'est-à-dire l'avant-dernier), nos abonnés trouveront une formule de versement à notre compte courant postal. Mais nous leur recommandons vivement de ne pas attendre l'arrivée de ce numéro pour procéder à leur réabonnement. Une nouvelle mise en service demande, en effet, un délai de deux semaines ; ainsi, une regrettable interruption pourrait donc se produire.

Pour savoir quand expire un abonnement, il suffit de regarder la bande habituelle d'expédition. Elle porte par exemple, 42380, 30-12-49.

Ce qui signifie que le service prend fin le 30 décembre 1949.

Nous vous prions de porter les indications vous concernant au verso du talon du mandat de réabonnement.

Nous vous en remercions à l'avance.



Au royaume des cieux

DANS un enveloppement de gerbes boueuses ou liquides, la vieille auto avançait péniblement sur la route détrempée. Autour, la plaine étendait un spectacle de désolation composé par la lumière cendrée d'automne, un ciel chargé de nuées obscures, des rideaux de brume et des marécages qu'une longue période de pluie avait gorgés d'eaux. Dans les parages, on entendait gronder le Rhône, dont la crue augmentait chaque jour sa menace d'inondation.

A l'intérieur de la voiture, Maria Lambert, escortée de deux gendarmes, se repliait sur sa rêverie, qui avait la couleur même du paysage... A dix-sept ans, être déjà passée par tant d'atmosphères tristes!... Dans son esprit, les images déroulaient leurs grisailles et plus souvent encore leurs teintes sombres.

Née de père inconnu, elle avait perdu sa mère cinq ans auparavant, au cours du bombardement de Rouen. Puis ç'avait été l'Assistance publique qui l'avait placée chez des fermiers où les coups grêlaient si fréquemment et le vivre lui était consenti avec tant de parcimonie qu'elle s'était enfuie, un jour, tremblante de peur et de faiblesse... Et voici qu'elle se revoyait dans l'immensité de Paris, adolescente sans défense physique ni morale. Un ménage l'avait engagée à bas prix comme bonne à tout faire, mais elle avait dû fuir à nouveau devant les intentions trop précises d'un père et d'un fils cherchant à abuser de son inexpérience. Après, une rafle, où l'on emmenait tout le monde, l'avait fait arriver trop tard, une fois relâchée, à l'adresse où elle se rendait en vue d'un emploi; puis, par la suite, il lui avait fallu encore abandonner une place de « petite main » dans une maison de couture, où une mauvaise camarade, témoin de la rafle, avait prétendu qu'elle avait fait de la prison.

Parvenue à ce point de son évocation, Maria Lambert sentit soudain le climat habituel de sa jeunesse s'éclairer d'une éclatante embellie. Et ce fut, dans son âme, comme un rayon de soleil si fort qu'il lui parut s'étendre par delà les vitres de l'auto, jusqu'au spectacle d'alentour. Pierre apparaissait dans sa vie... Pierre et son amour!...

Il avait été son voisin dans l'autobus. Au moment du contrôle, il s'était aperçu qu'il ne lui restait plus assez de tickets pour la station où il devait descendre et, avant qu'il ait eu le temps de porter la main à sa poche pour acheter un carnet, spontanément, irrésistiblement, encore qu'elle fût bien pauvre, elle lui avait tendu le complément de tickets nécessaire. La même spontanéité, la même irrésistible impulsion avaient fait non seulement que le jeune homme accepta, mais aussi que l'arrêt du véhicule prévu par Maria devint leur commun arrêt, et que leur route dans l'existence devint leur commune route.

Pierre Massot était un ouvrier électricien habile et gagnait suffisamment sa vie pour prendre Maria à sa charge le temps qu'elle trouvât une autre

AU ROYAUME DES CIEUX

Réalisation de Julien DUVIVIER.
Scénario original et adaptation de Julien DUVIVIER. Dialogues d'Henri JEANSON.

INTERPRÉTATION :

Pierre	Serge REGGIANI.
Mlle Chamblas	Suzy PRIM.
L'abbé Antonin	Jean DAVY.
Mlle Guérande	Monique MÉLINAND.
Maria	Suzanne CLOUTIER.
Dédée	Christiane LENIER.
Gaby	Nadine BASIL.
Camille l'anarchiste	Renée COSIMA.
Anna	Nicole BESNARD.
Suzy	Joelle ROBIN.

Production RÉGINA, distribuée par FILMSONOR.

Récit de Jean-Charles REYNAUD.



turé et semblait refléter une âme ensemble dure et méchante. Par contre, les quelque trente ans de Mlle Guérande, une institutrice, étaient agréables à regarder tant par le soin de son vêtement et de sa coiffure que par l'harmonie — peut-être un peu froide — de ses traits où apparaissait une pensée vive à comprendre les êtres et les choses et où se trahissait, parfois, une sensibilité cachée.

— Bravo ! s'écria la directrice, ce sont les sous-vêtements ! Comme cela ces enfants auront moins froid.

Et, pour rectifier à l'intention de Maria ce que son intonation aurait pu dénoncer d'un peu trop maternel :

— Nous ne cherchons pas, certes, à pouponner nos pensionnaires, mais nous sommes humaines tout de même... Notre règle, c'est la discipline, mais pas une discipline de geôle... Dis-toi bien que tu n'es pas en prison, mais dans une maison

Maria fut amenée dans le bureau de la directrice.

place. Pourquoi le sort voulut-il que, le jour où, précisément, cette place venait de lui échoir, Maria fut prise dans une seconde rafle et qu'un policier, entraîné à ne voir partout que de mauvaises filles, découvrit arbitrairement dans son passé de quoi la rendre justiciable d'un tribunal de l'enfance ? Pourquoi le juge, adoptant les conclusions du policier, avait-il envoyé l'infortunée dans cette maison d'éducation surveillée des « Filles de Haute Mère », où elle se rendait, ce matin d'automne, entre deux gendarmes ? Cette appellation « d'éducation surveillée », malgré son sens rassurant, ne laissait pas de l'inquiéter. Elle avait tant lu et tant entendu de choses sur les établissements réservés à la jeunesse délinquante !

Maria Lambert allait céder derechef au noir accablement. Mais elle se rappela la promesse formulée par Pierre d'une voix quasi solennelle et si chargée de certitude : sous peu, il serait dans le voisinage et, coûte que coûte, il la délivrerait, il la ferait fuir et la rendrait à leur amour ! Comment ne pas croire aveuglément en celui qui vous aime jusqu'au point de se lier à vous pour la vie sous la forme sacrée du mariage ? Car c'était là une autre promesse de Pierre.

Maria ferma les yeux sur sa confiance, sur son espoir, comme pour les mieux voir en elle. Et de nouveau elle perdit conscience de la double tristesse du paysage et de sa condition présente.

***

L'auto stoppa dans la cour de l'établissement des « Filles de Haute Mère ». Flanquée des gendarmes, Maria en descendit tandis qu'un énorme danois, retenu par une forte chaîne, aboyait avec fureur dans la direction des arrivants

— Toujours aussi terrible, ce Goliath... constata le brigadier.

— De plus en plus. Heureusement qu'il est enchaîné !

Ayant émis ces paroles, le concierge précéda les représentants de l'autorité et la jeune fille, ouvrant une porte verrouillée et s'engageant dans un obscur couloir. Le groupe parvint bientôt dans le bureau de la directrice.

Cette dernière, Mme Bardin, examina quelques instants en silence sa nouvelle pensionnaire, qui se tenait timidement devant elle. L'attitude réservée, l'expression douce de Maria la disposèrent favorablement à son égard, mais ses traits n'en perdirent pas pour autant leur sévérité. Sévérité dont Mme Bardin offrait l'apparence beaucoup plus par nécessité et habitude que par nature, celle-ci étant chez elle fortement encline à la bonté. Il n'était que d'observer certaines lueurs fugaces de son regard pour s'en convaincre, comme il n'était que de l'entendre formuler ses ordres pour se rendre compte que cette sexagénaire aux cheveux gris était éprise de justice.

— Nous verrons cela tout à l'heure, dit-elle en posant sa main sur le dossier de Maria.

Et, le brigadier lui ayant remis un colis :

— Ouvrez-moi ça, mesdames... J'espère que ce sont les sous-vêtements chauds, car cette vieille baraque glacée commence à être intenable.

Elle s'adressait à deux femmes qui s'opposaient assez fortement au physique comme au moral. Mlle Chamblas, la sous-directrice, paraissait n'avoir qu'un médiocre souci de sa tenue vestimentaire et, sous des cheveux coiffés sans la moindre coquetterie, son visage de quadragénaire, qui avait dû être joli, portait les marques d'un vieillissement préma-



Mlle Chamblas avait repris le téléphone.

qui t'éduquera en surveillant plus sévèrement qu'il n'a été fait jusqu'ici dans ta vie ton éducation et toute ta personne... On vous trace une route en vous empêchant de tomber dans les fossés et pour qu'après, en sortant d'ici, vous alliez droit. A ce moment, le téléphone se mit à sonner.

— Allô, fit Mme Bardin se saisissant du récepteur. Le ministère ? Bonjour, monsieur le Directeur ?... Vous avez fini par acquérir le domaine dont vous m'aviez parlé... Quelle excellente nouvelle !... Comme cela, nos pensionnaires auront vraiment l'impression de n'être que...

La directrice ne put aller plus loin. Poussant un petit cri et portant la main à son cœur, elle s'affaissa, tandis que le téléphone la suivait dans sa chute.

Mlles Chamblas et Guérande s'étaient jetées vers elle. La seconde, qui avait été infirmière pendant la guerre, examina, quelques instants, Mme Bardin.

— Morte ! conclut-elle avec certitude... Une embolie, sans doute...

La sous-directrice avait ramassé le téléphone où une voix continuait à résonner.

— Allô, monsieur le Directeur, fit Mlle Chamblas, il vient

de se produire un atroce malheur... Mme Bardin vient de tomber foudroyée par une embolie... Oui, sûre... Oh! un malheur épouvantable!... A vos ordres, monsieur le Directeur, et mes vifs remerciements... J'aurais préféré évidemment que ce fût en une autre circonstance.

Mlle Chamblas raccrocha le récepteur, les yeux fixes et brillants. Déjà son doigt appuyait sur un bouton.

— Je sonne Mme Maupin, dit-elle à Mlle Guérande qui, l'oreille collée au côté gauche de Mme Bardin, cherchait en vain à percevoir un retour de battement de cœur... Elle vous aidera à porter Mme Bardin dans sa chambre.

Et, voyant que l'institutrice s'étonnait de son ton plus accentué de commandement :

— Je viens d'être nommée directrice en remplacement de Mme Bardin.

Quelques minutes plus tard, tandis que Mlle Guérande et Mme Maupin procédaient à la toilette de la morte, Mlle Chamblas, assise au bureau directorial, oubliant la présence de Maria Lambert réfugiée dans un coin, donnait libre cours à la joie qui la possédait sans qu'y entrât une parcelle de regret pour celle qu'elle remplaçait. Directrice!... Ce moment tant attendu pour exercer pleinement une autorité que ne cessait de brider la morte était enfin arrivé, et elle allait pouvoir tout à son gré appliquer des méthodes où la compréhension, le souci d'équité et les sentiments humanitaires de Mme Bardin n'avaient pas de place.

— Les garces! dit-elle tout haut, révélant le sentiment qu'elle éprouvait pour les pensionnaires de la maison, elles vont voir comment on traite des garces! Et son visage rayonnait d'une jubilation anticipée et mauvaise.

Elle s'avisa soudain de la présence de Maria, et ce témoin intempestif de sa malignité devint sa première victime toute désignée.

— Ah! tu étais là, toi... Eh bien! nous allons un peu consulter ton dossier... Et d'abord, approche... Moi, les mauvaises filles, j'aime les voir de près, car elles ne me font pas peur.

Déjà, elle compulsait des feuilles.

— Je vois... je vois, prononça-t-elle bientôt. Mademoiselle est le type de l'éternelle révoltée... Aucune place ne lui convient... C'est sans doute mieux de se faire prendre dans des rafles...

— Mais non, mademoiselle, essaya de protester Maria.

— C'est cela, traite-moi de menteuse... Et ce Pierre, qu'est-ce que c'est?... Un joli monsieur, probablement.

— C'est mon fiancé.

La nouvelle directrice abandonna sa lecture et partit d'un grand rire.

— Ah! non, c'est trop drôle!... Voilà que ces filles-là se mettent à avoir des fiancés... Il est allé te chercher au couvent, peut-être. S'il t'envoie des fleurs ici, nous les conserverons dans la serre et nous mettrons ta bague de fiançailles en sûreté dans un coffre.

Le rire se haussait encore avec des résonances spasmodiques. Il se brisa soudain et, sans transition, la gaîté de Mlle Chamblas se mua en une animosité violente transpirant dans tout son visage.

— Et il t'aime, ce Pierre?... Pourquoi? Veux-tu me dire pourquoi?... Qu'as-tu donc d'extraordinaire?... Qu'ont donc les hommes à être attirés par vous?

Elle affectait, promenant un regard investigateur sur la jeune fille, jaugeant mentalement la joliesse plutôt distinguée de ses traits autant que les forces équilibrées de son corps, de tenir ses charmes pour inexistants. Mais l'expression de haine jalouse en quoi se transforma son animosité démentit ses paroles.

— Toi!... éclata-t-elle tout à coup, je vois ce qui se trame derrière ton front... Ce Pierre, ce rien du tout, cette petite frappe qui te ressemble, tu veux t'enfuir d'ici pour aller le rejoindre... Eh bien! je vais t'en faire perdre l'espoir!

Sans souci de la morte, elle appela avec violence Mlle Guérande à travers la porte de la chambre contiguë et, quand l'institutrice fut là, elle s'écria :

— Mlle Guérande, cette jeune révoltée que voilà a traité sa directrice de menteuse et projette de s'évader... Vous allez la conduire aussitôt en cellule... dans un des remparts, bien entendu.

— Mais, mademoiselle, celles des remparts ont été condamnées depuis longtemps. Mme Bardin les trouvait trop insalubres.

— Ce n'est plus Mme Bardin qui commande ici, mademoiselle, et je vous prie de ne pas discuter mes ordres!

Sans ajouter un mot, Mlle Guérande entraîna Maria Lambert et, après lui avoir fait troquer, au vestiaire, son humble vêtement contre l'uniforme réglementaire, elle la conduisit dans une cellule aux murs de forteresse transpirant de toutes parts leur abondante humidité.

Lorsqu'elle eut quitté la jeune fille, l'instructrice l'observa quelques instants, avec une émotion pitoyable, par le judas de l'épaisse porte. Elle sentait que cette nouvelle pensionnaire valait mieux, beaucoup mieux peut-être, que celles qui allaient devenir ses compagnes, et elle ne doutait pas que la nouvelle directrice n'eût pris injustement contre elle cette sanction inhumaine.

Tandis que Mlle Guérande la regardait, Maria, dans le froid sépulcral de la cellule, assise sur une sorte de bat-flanc, serrant sur elle de minces couvertures, se sentait effroyablement isolée du reste du monde derrière ces murs épais. Et, commençant à douter que Pierre pût jamais parvenir jusqu'à elle, la malheureuse fille avait l'impression que son âme se glaçait avec son sang.

***

Quelques jours plus tard, le réveil ayant sonné depuis un moment, les pensionnaires procédaient à leur toilette et nombreuses étaient celles qui claquaient des dents, car le poêle allumé au centre du dortoir chauffait très insuffisamment la pièce. Aussi les filles « de corvée » ne se jugeaient-elles pas défavorisées et usaient-elles du balai avec une ardeur qui eût surpris en une saison plus chaude.

La pensionnaire dont nul ne contestait ni le prestige ni l'autorité sur les autres avait nom Dédée, mais ce diminutif entraînait automatiquement l'appellation de « la Balafrée ». Dédée-la-Balafrée avait un passé riche en bagarres, et c'est au cours d'une de ces dernières qu'elle avait récolté la cicatrice qui la marquait de la base du cou à la naissance du sein, qu'elle exhibait fièrement comme une décoration et qui lui avait valu son surnom. C'était une « dure », ainsi qu'on dit dans l'argot des mauvaises filles et des mauvais garçons.

Celle qu'on tenait en quelque sorte pour son « lieutenant » était Gaby, dont les antécédents batailleurs, pour être moins brillants, ne constituaient pas moins un honorable palmarès. Dédée, mince et nerveuse, le visage étroit et l'œil aigu, évoquait assez une lame. Gaby, la figure ronde, le buste solide, bien campé sur des jambes musclées, semblait impliquer un poing au dur contact. Au demeurant, deux « cœurs sur la main » sous des dehors ricanants et agressifs — surtout Gaby, pour ce qui relevait de la gouaille et de l'ironie mordante.

Camille représentait le troisième personnage de premier plan. C'était une fille qui tranchait nettement sur les autres par sa distinction naturelle et par ses goûts. Née de parents riches, se piquant d'intellectualité, elle avait quitté sa famille pour vivre dans les milieux révolutionnaires et, un jour, au cours d'un meeting, elle avait tué un agent. En attendant d'être transférée dans une prison à sa majorité, elle occupait, pour lors, tous ses loisirs à lire des ouvrages de philosophie à tendance anarchiste.

A part ce trio, il n'y avait guère à citer, comme types marquants, que Lucienne, une fort jolie créature, d'une beauté provocante, désireuse d'en tirer un avenir de haut luxe près la détention, et Henriette, un pauvre être déjà si malmené par la vie qu'elle semblait à l'avance s'offrir à tous les renoncements et à toutes les soumissions.

Les détenues furent émerveillées par le roman de Maria et de Pierre.





Le pot-au-feu de Mlle Chamblas briserait-il la grève de la faim?

Le dortoir était clos, à chaque extrémité, par de fortes grilles cadenassées et sa surveillance confiée à Mme Rubini, une sexagénaire parvenue, après quarante années de service, à une placidité que rien n'avait le pouvoir d'entamer. Assise sur un pliant qui la suivait partout, elle s'absorbait dans un sempiternel travail de crochet dont elle ne détachait même pas le regard pour formuler un non moins sempiternel : « Allons, mesdemoiselles, un peu de calme! »

Elle dut cependant, ce matin-là, lever les yeux lorsqu'elle perçut le bruit du cadenas que l'on ouvrait à l'une des grilles. Elle dut même se lever pour accueillir la surveillante qui paraissait, accompagnée d'une pensionnaire inconnue.

— Une nouvelle : Maria Lambert, annonça la surveillante.

Maria était chargée de son matériel de literie et de réfectoire.

Mme Rubini la conduisit à sa place et se borna à lui dire :

— Faites votre lit comme les autres.

La jeune fille sembla fort embarrassée, car, si elle était bonne ménagère, elle se demandait comment parvenir à la rectitude militaire des lits qui l'entouraient. Elle parut fort gênée aussi par le spectacle que lui offrait sa voisine, Lucienne, qui, en passant un sous-vêtement, s'exhibait nue en riant de son air effarouché.

— Laisse, je vais te montrer... lui offrit Henriette qui était son autre voisine.

Et, comme elle protestait :

— Mais si, mais si... j'ai l'habitude.

Dédée, accompagnée de Gaby, s'était approchée.

— Alors, il paraît que t'es une pas commode, fit-elle... Il paraît que t'as craché à la figure de la Chamblas, et que c'est pour ça qu'elle t'a collée en cellule.

— Mais non, pas du tout... s'étonna Maria.

— Bien sûr, intervint Gaby dans un ricanement. Tu sais donc pas que c'est parce que Mademoiselle lui a passé la main dans les cheveux?

Dédée envisagea sévèrement la « nouvelle ».

— Si tu te méfies de nous, faut le dire!

— Mais non, je vous assure... Mlle Chamblas m'a accusée de choses que je n'avais pas commises et, si je suis sortie aujourd'hui, c'est à force que Mlle Guérande est intervenue pour moi.

— D'abord, faut nous tutoyer et dire « la Chamblas »... Ensuite, ça m'étonne pas que cette ordure ait fait ça et j'te crois... Quant à la Guérande, c'est encore ce qu'il y a de moins mauvais dans c'te tôle... Et pourquoi qu'on t'a envoyée ici?

— J'ai été prise dans une rafle, mais...

— Suffit, j'ai pas besoin d'un dessin! Et ton type? Il t'a laissée tomber, bien entendu.

— Pierre... mais non : il m'a promis de me faire sortir d'ici.

Un rire général salua cette réponse.

— Il t'a pas promis de t'apporter le chocolat tous les matins, non? Ou d'attaquer la cabane avec un tank?

— Vous avez tort de vous moquer... Pierre et moi, c'est sérieux... Je l'aime autant qu'il m'aime, et il est capable de faire n'importe quoi pour moi.

Pince-sans-rire, Gaby prononça :

— J'vois ça. C'est de l'amour cousu main. Avec maire et curé garantis sur facture.

— Oui, nous devons nous marier. Ça aussi il me l'a promis.

— Tu vois bien... Tu nous oublieras pas pour les faire-part.

Dédée se tourna avec violence vers Gaby :

— Boucle-la, toi!... Ce que je vois, moi, c'est qu'en effet ça a l'air d'être du sérieux, et que tu ne piges rien à rien... T'as pas gaffé ses yeux, non?... T'as pas entendu sa voix?

— Oh! Maria, dis... parle-nous de Pierre... Raconte-nous ton amour!

Ces mots venaient d'être formulés, d'un timbre extasié et humble à la fois, par Henriette dont le regard semblait se tendre vers un beau rêve interdit.

Dédée promena sur son entourage des yeux dont l'expression était un ordre de silence.

— Oui, dit-elle avec brusquerie, raconte!

Et, quelques minutes durant, ce coin de mauvaises filles fut visité par l'authentique amour, réveillant confusément les vestiges de tendresse et les besoins de poésie qui demeurent plus ou moins dans les profondeurs de l'âme des femmes.

Toujours placide, la voix de Mme Rubini s'éleva soudain :

— Allons, mesdemoiselles, il est l'heure d'aller à l'atelier... Et tâchez de moins vous amuser qu'hier et d'être davantage à votre travail, si vous ne voulez pas avoir encore à vous plaindre de Mlle Chamblas!

Au nom de la nouvelle directrice, une forte rumeur d'hostilité courut d'une extrémité du dortoir à l'autre.

Derechef, la prison qu'était redevenue cette maison dressait, devant l'amour et son cortège de rêves, ses murs et sa cruelle réalité.

***

Cependant, fidèle à sa promesse, Pierre Massot était arrivé dans la région. Ayant pu se placer chez un électricien de la ville voisine, il avait eu la seconde chance d'être envoyé pour une réparation chez un nommé Baratier, cafetier-hôtelier dans le village auprès duquel se trouvait la maison d'éducation. Là, il avait recueilli d'autant plus facilement tous renseignements concernant cette dernière qu'il s'était fait inscrire comme pensionnaire pour le dîner et le coucher. Là aussi, et le jour même de la réparation, nous allons prendre contact avec lui, si vous le voulez bien.



Maria évoqua pour Henriette un joli souvenir.

Pierre bavardait avec Mme Baratier, avenante commère qui, après avoir été elle-même pensionnaire de l'établissement, était rentrée dans le droit chemin en épousant l'hôtelier, mais qui ne pouvait se défendre de conserver de la sympathie pour tout ce qui touchait à son ancienne résidence forcée et à ses détenues.

Un bruit de camion qui stoppait retentit soudain devant le café-hôtel. Tandis que Mme Baratier se dirigeait vers la fenêtre et soulevait le rideau, des voix s'élevèrent, que ponctuait un joyeux rire de femme.

— Tiens, Margot! s'exclama Mme Baratier... C'est justement une pensionnaire du « palace »... Oh! une drôle de fille!... Deux, trois fois l'an, elle trouve le moyen de s'évader, histoire de se remettre un peu de rose dans les idées et, quand sa bordée de bons jours est tirée, elle rentre d'elle-même au bercail... C'est le cas aujourd'hui. Si vous avez quelque chose à faire dire à votre Maria, c'est le moment ou jamais... Et, vous savez, vous pouvez avoir confiance : avec Margot, il n'y a rien à craindre.

Faisant claquer la porte, escortée de son rire, de Baratier et du chauffeur du camion, Margot entra. Avant de réintégrer le « palace », comme avait dit Mme Baratier, elle voulait s'offrir une dernière pinte de liberté en trinquant avec quiconque serait à proximité de son verre. C'est dire que Pierre Massot fut invité en même temps que le patron, la patronne et le chauffeur et que, beau brun au regard vif et décidé et à la solide apparence, il n'essuya point de refus lorsqu'il proposa à la joyeuse fille de lui « faire un bout de conduite ».

— Même de mauvaise conduite, lui suggéra-t-elle complaisamment... Vous savez, quelques heures de retard de plus ou de moins...

Mais, un moment après, elle savait qu'il ne pouvait en être question. Ayant quitté Pierre, Margot, rêveuse et grave, continuait sa route vers le point où la claustration allait la

reprendre. Après cette fugue nouvelle, elle rapportait, aujourd'hui, le trésor d'une révélation magnifique. L'amour, le véritable amour, celui qui possède le cœur, venait de lui apparaître dans tous les traits de Pierre, à travers sa voix, sous chaque mot de la petite lettre que lui avait lue le jeune homme, qu'elle emportait cachée dans sa poitrine et dont la destinataire bienheureuse était Maria.

***

Dédée-la-Balafrée descendit d'un coup du lit où la prostration la tenait allongée. La révolte la rechargeait de forces insoupçonnées, et ce fut bien droite et avec véhémence qu'elle s'adressa à Mlle Chamblas.

— Vous demandez pourquoi nous faisons la grève de la faim depuis quatre jours ?... Alors, vous ne pensez pas que c'est suffisant d'avoir fait doublement barricader les portes et les fenêtres comme si nous étions des forçats, de lâcher un chien féroce chaque nuit dans la cour, de nous envoyer au moindre prétexte dans vos cellules de mort des remparts ?



Dédée et Gaby en vinrent bientôt aux mains.

Affectant d'opposer à cette explosion verbale une douceur souriante et longanime, la directrice, plantée au milieu du dortoir qui tenait lieu de réfectoire, répliqua :

— Alors, entre deux lois, je dois choisir la vôtre. Voilà qui est nouveau !... Et, puisque vous me jugez si sévèrement, je vais vous prouver que vous avez tort. Loin d'user de représailles contre votre attitude, j'ai cherché à vous faire plaisir aujourd'hui.

Elle souleva le couvercle d'une marmite qui se trouvait à ses côtés :

— Tenez, sentez-moi ça... C'est du pot-au-feu particulièrement soigné, par mon ordre... Que dites-vous de ce fumet ?... Seulement, je vous préviens, mon sentiment de la justice m'oblige à vouloir être payée de retour... Et, s'il y a ici des têtes encore plus fortes que leur appétit, je m'appliquerai à leur faire entendre raison.

Ayant dit, Mlle Chamblas se dirigea vers la sortie dans un silence pareil à ceux où s'accumulent les éléments qui déchaînent les tempêtes.

Lorsqu'elle se fut éloignée, une voix clama :

— Oh ! moi, j'en peux plus !... Quatre jours, c'est trop... j'en peux plus !

— On finira toutes par tomber dans les pommes ! gémit une autre voix.

— C'est ce qu'il faut, décréta Dédée... Comme ça, on fera une enquête et la Chamblas n'y coupera pas de son renvoi.

— Eh bien ! moi, j't' dis m... ! s'écria Gaby... Mon estomac n'a plus la force de raisonner... Venez, les gonzesses !

Suivie de plusieurs autres, elle se précipita vers la marmite. Mais Dédée, plus prompte qu'elles, d'un furieux coup de pied, jeta le récipient au bas du chariot qui le supportait et, avant qu'elles aient eu le temps d'intervenir, le retourna contre le sol pour le vider du restant de son contenu.

— Et maintenant, fit-elle, les yeux étincelants, s'il y en a qui sont assez chiennes, qu'elles lèchent par terre !

***

Quelques instants plus tard, Margot, qui, en punition de sa fugue, avait été mis en cellule et venait d'en sortir, déclarait à la ronde :

— Eh bien ! maintenant, je comprends pourquoi la Chamblas a levé ma punition... Elle pensait qu'après le régime pain sec et eau j'allais me jeter sur la boustifaille et vous entraîner à ma suite... Elle est pas un peu dingue de penser que je suis autrement que vous ?



Pierre montra son plan à Maria.

— Raconte-nous un peu ce que tu as fait pendant qu't'étais dehors, demanda Gaby... Pendant c'temps-là, on oubliera de tourner d'l'œil... Alors, t'as bien rigolé ?

— Oui, mais, surtout, j'ai appris quelque chose de nouveau... juste au moment de rentrer... Quelque chose que j'connaissais pas et qui m'a l'air merveilleux.

En prononçant ces paroles, les yeux de Margot semblaient refléter la lumière d'une vision intérieure. Soudain, son regard changea : il venait de rencontrer le visage inconnu de Maria.

— Maria ?... Maria Lambert ? interrogea-t-elle.

— Mais oui...

— J'ai une lettre pour toi.

— De Pierre ! Il est déjà dans les parages ?

— Oui, comment le sais-tu ?

— Il m'a promis de venir bientôt pour me délivrer. Donne vite !

— J'ai dû en faire des boules et l'avaler à cause de la fouille. Mais attends, je l'ai apprise par cœur : Maria, je t'aime... La suite... la suite...

— Je pense à toi, suggéra Maria avec assurance.

— C'est pourtant vrai !

— Quand on aime, ce sont les mots qui viennent naturellement après.

— Ah ! maintenant, je me souviens de tout !... Écoute : « Maria, je t'aime... je pense à toi... je suis là... Depuis qu'ils t'ont enlevée à moi, je ne t'ai pas quittée... Maria, Maria... Pierre. *Post-scriptum* : Et encore Maria. »

Gaby pouffa d'un rire forcé :

— Y en a des Maria dans sa bafouille !... Si jamais il oublie ton nom !...

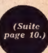
— Cause pas de c'que tu peux pas comprendre ! intervint rudement Dédée, repliée sur ses pensées jusque-là.

— C'est beau d'avoir un homme qui vous aime et qui vous délivre ! fit Henriette.

Et ses pauvres yeux soumis devenaient beaux, eux aussi, d'être émerveillés.

Les heures se traînèrent, de plus en plus lourdes au corps et à l'esprit des filles. Dédée, le regard fixe, les traits figés par une suprême volonté de résistance, faisait penser à un ressort tendu sur le point de se casser. Gaby, à force de se tendre elle-même pour l'imiter, avait les yeux pleins de larmes. Camille, gagnée à la longue par l'accablement, s'était effondrée sur son livre. Seules, Maria et Henriette triomphaient en partie de leur affaiblissement, la première réfugiée dans son amour, la seconde en illuminant sa misère. Et Maria évoquait pour Henriette ce joli souvenir :

— Un dimanche, Pierre et moi nous sommes allés au Parc des Princes pour assister à un match de football... Tout à coup, un orage épouvantable a éclaté et il s'est mis à tomber de telles cataractes de pluie que l'arbitre a dû interrompre la partie... Alors, ça a été une ruée de la foule vers les plus proches abris... Pierre et moi, tout trempés, nous nous étions réfugiés sous le porche d'une allée et nous nous serrions, nous nous serrions, avec l'impression que la chaleur de l'un passait dans le corps de l'autre... A un moment, un type, dont la voiture était arrêtée en face, a fait marcher sa radio et nous avons entendu une chanson que, dans notre bonheur, nous nous sommes mis à chanter nous-mêmes... Brusquement, le type a démarré, emportant notre chanson... Nous avons d'abord été un peu tristes, comme s'il nous l'avait volée... Et puis, tout d'un coup, nous nous sommes mis à rire en pensant qu'il ne l'avait pas emportée, puisque nous la sentions qui continuait de chanter en nous... Depuis... c'est la chanson de notre amour, à Pierre et à moi... Quand on y pense, on pense à nos deux chaleurs


(Suite page 10.)



Céleste Holm (Mme Dunning) et son fils Daniel.

(Photo 20th Century-Fox.)

★ Entre nous ★

(Suite de la page 2.)

notamment n° 154, p. 2. — Nous avons publié *La Passagère* (n° 179).

ADMIRATRICE D'INGRID. — Ingrid Bergman habite Hollywood (où elle vient de retourner après certaine histoire de divorce éventuel qui a fait couler beaucoup d'encre), et elle est mariée à un médecin d'origine suédoise (comme elle), le Dr Peter Lindström. Elle a trente-quatre ans. Liste de ses films donnée et redonnée, notamment n° 155, p. 8. — Nous avons publié plusieurs films avec elle : *La Rançon du bonheur* (n° 24, épuisé), *Casablanca* (n° 55, épuisé), *Pour qui sonne le glas* (n° 72, épuisé), *La Maison du Dr Edwardes* (n° 118).

CLELIA. — Van Heflin (Emmett Evan Heflin) né à Walters (Oklahoma), le 13 décembre 1910, a débuté au théâtre en 1928 et au cinéma en 1936. Marié à une Américaine, et père de famille. Principaux films : *La Piste de Santa-Fé, L'Emprise du crime, Sept amoureuses, Possédée, La Pluie qui chante, Le Pays du « Dauphin Vert », Johnny roi des gangsters* et *Le Sang de la terre.*

FLEUR DES BOIS. — Non, on ne « retouche » pas les films pour embellir les actrices, car la petitesse des images d'un film (18 mm. × 24 mm.) et leur nombre (24 à la seconde !) ne le permettraient matériellement pas ; mais le maquillage (très spécial) et les éclairages (très étudiés) du cinéma ont un effet souvent embellissant. — Nous avons publié (n° 39, épuisé), *La Symphonie pastorale* dont voici la distribution : Michèle Morgan (Gertrude), Pierre Blanchar (le Pasteur), Line Noro (Amélie), Jean Desailly (Jacques), Andrée Clément (Piette Castéran), Louvigny (Castéran), Rosine Luguet (Charlotte). — Nous avons également publié (n° 33, épuisé), *Les Chouans*, dont voici la distribution : Jean Marais (Jean de Montauran), Madeleine Robinson (Mathilde du Gua), Madeleine Lebeau (Marie de Verneuil), Marcel Herrand (Corentin), Pierre Dux (Hulot), Louis Seigner (abbé Gudin), Jacques Charon (Merle), Jean Brochard (Marche-à-Terre).

JEAN DE LA LUNE, ORLÉANS. — Distribution de *Bien faire et la séduire* donnée récemment. — Paula Dehelly (doublure habituelle de cette star) a doublé Ingrid Bergman pour le dialogue français du film *Jeanne d'Arc.* — Principaux films de Jean Debucourt : *La Chute de la Maison Usher, Belle de nuit, Coups de feu dans la nuit, Douce, Le Ciel est à vous, Marie-Martine, De Mayerling à Sarajevo, Le Fugitif, Roger-la-Honte, Tant que je vivrai, Le Visiteur, Rendez-vous à Paris, Désarroi, La Femme en rouge, Vertiges, Non coupable, Le Diable au corps, Monsieur Vincent, La Dame d'onze heures, L'Aigle à deux têtes, Le Carrefour du crime, L'Échafaud peut attendre, Le Diable boiteux, D'Homme à hommes, Le Crime des justes, Le Secret de Mayerling, Dernier amour* et, tout récemment, *Rome-express* et *Roberto.*

MISTRAL ET TRAMONTANE. — Je n'ai pas de renseignements sur Marc Cassot. Voyez également n° 146, p. 15. — Joan Bennett, née à Palisades (New-Jersey) le 27 février 1910, est mariée en troisièmes noces avec le producteur Walter Wanger, mère de famille et même grand'mère (d'un tout jeune bébé). Principaux films : *Le Fils de Monte-Cristo, La Femme au portrait, La Rue rouge, Chasse à l'homme, Destins dans la nuit, Le Secret derrière la porte, L'Affaire Macomber, Le Mystère de la péniche, La Femme sur la plage.* — Claudette Colbert (voyez récente réponse à **NANCY DHANCYTH**) a tourné un grand nombre de films que j'ai déjà énumérés et dont les plus récents sont : *La Folle alouette, Désir de femme, La Fièvre du pétrole, Depuis ton départ, L'Œuf et moi, Cœur secret, Ma Femme et ses enfants, L'Homme aux lunettes d'écaille, Demain viendra toujours.*

FLEURS ET VEDETTES. — Je ne ressemble pas du tout au portrait que vous faites de moi, mais votre lettre est très gentille. — Andrea Leeds, née à New-York en 1917, porte son véritable nom. Elle est mariée et ne tourne plus depuis 1941. — Cornel Wilde porte son vrai nom. — Cary Grant a les yeux marron et les cheveux bruns.

LES ANGEVINS. — Distribution du *Capitan* donnée n° 134, p. 8.

LES QUATRE COLLÉGIENNES. — André Le Gall porte son vrai nom. Divorcé de l'artiste de théâtre et de music-hall Lisette Lorin et non remarié. Il est né à Paris (d'une famille originaire de Saint-Brieuc) le 14 mars 1917. Je ne lui connais ni frère Patrick, ni sœur Muriel, ni rien de commun avec un M. Jean-Claude Bonardaut.

L'ESPOIR DU SOUVENIR. — Non, je ne peux pas « m'arranger » pour faire paraître votre réponse une ou deux semaines après la réception de votre lettre. Vous ne semblez pas avoir une idée bien exacte des exigences d'un courrier comme celui-ci. Le délai est le même pour tous : lisez l'avis de la page 2. — Mais oui, on peut avoir l'espoir de débuter au théâtre (ou au cinéma), quand on a suivi des cours d'art dramatique. C'est même cet

(Suite page 9.)

★★ LES AMOURS D

RENÉE D

peut bénir

Confidence recueillie

Il existe des femmes choyées par le destin. Renée Devillers est parmi elles. Elle a reçu du ciel un si bon mari qu'elle ne conçoit pas de bonheur en dehors du mariage. Maman comblée par trois petits, qui lui donnent toutes les satisfactions, elle est le centre d'un foyer qui semble construit à la fois sur l'amour et sur des bases matérielles qui, aujourd'hui, deviennent de plus en plus nécessaires pour garantir la durer de nos joies profondes. Elle choisit de jouer quand elle veut et ce qu'elle veut. Il est bien évident qu'une femme seule ne pourrait pas se le permettre.

DU COTÉ HEUREUX

— La guerre nous a enlevé beaucoup d'hommes, et bien nombreuses sont celles qui ne connaîtront jamais un bonheur que je souhaite à toutes les femmes.

— La guerre n'est pas la seule responsable. Si votre expérience vous a réussi, combien d'autres femmes ont souffert avant d'être obligées de se séparer de celui qu'elles croyaient être un vrai compagnon !

Nous sommes au théâtre de la Michodière, dans la loge où « Madeleine », vêtue de blanc, se farde et se prépare à affronter son rôle dans *L'Homme de joie.*

— Je suis persuadée, insiste Renée Devillers, que la guerre arrête tout. Que ne peut-on la supprimer !... Je suis mère et, ne serait-ce que pour mes enfants, quand je pense à tout ce qu'une pareille folie entraîne d'horreurs, je ne vis plus.

— Vous avez combien d'enfants ?

— Trois : Françoise, Jean-Philippe et Renée-Barbara, nom compliqué parce que la mairie m'a refusé d'inscrire Barbara, qui est pourtant le prénom que nous lui donnons.

— Vous avez même encore la chance d'habiter un petit appartement de rêve dans cette tranquille et somnolente rue du Cirque !... Vous avez beaucoup de raisons de croire au mariage.

— Si j'y crois ! Mais c'est très agréable quand on tombe sur le bon numéro.

CONSEILS

— Puisque vous êtes placée côté bonheur, madame, quand on a trouvé son bon numéro, que faut-il faire pour le garder ?

— Ne jamais renoncer à la coquetterie. *Ne jamais dételer*, comme on dit assez vulgairement, mais de manière imagée. Essayer d'être toujours, sinon mieux que la veille, du moins aussi bien. Avoir autant que possible du goût. Porter des robes charmantes et de jolies parures, des chapeaux seyants.

— Chaque femme voudrait bien cela ; mais si le mari ne gagne pas assez pour offrir de très jolies choses ?

— Un bon mari ne délaisse pas sa femme pour une question de toilette. Il faut qu'ils trouvent, tous deux, ce qu'ils pourraient faire pour améliorer leur sort ou s'en contenter.

— Sans doute. Cependant, les hommes sont facilement contents de la simplicité de leur femme, mais ils ne se gênent pas pour admirer leurs amies plus élégantes...

— Il y a aussi des femmes qui se plaignent que leur mari les trompent, alors qu'elles sont tout aussi infidèles.

Renée DEVILLERS dans ***Les c***



E NOS VEDETTES

EVILLERS

sa destinée.

par Paule MARGUY

— C'est peut-être parce que l'homme a commencé ! Seriez-vous ravie, resteriez-vous inerte si votre mari faisait la cour à une autre sous vos yeux ?

— Je trouverais cela inadmissible ! s'écria la charmante actrice qui, ainsi que toutes les femmes, est capable de conseiller à autrui le calme qu'elle serait incapable de garder en pareil cas. D'ailleurs, reprend-elle, il y a là une question de bonne éducation. Un homme bien élevé saura toujours ne pas faire de peine à sa femme. Il y a une façon de faire des gentillesses à ses relations sans aller au delà de la courtoisie.

— Par exemple ?

— Eh bien ! il y a une manière de danser ou de faire danser, puisque vous voulez un exemple. Ni mon mari ni moi nous n'accepterions que notre manière de danser soit équivoque.

— Je le pense bien !... Croyez-vous au piment de la jalousie ?

— Au début, peut-être. Mais, ensuite, rien ne vaut cette confiance si reposante que l'un et l'autre se sont appliqués à mériter. L'amour exalté ne dure pas. Il devient de la tendresse, et c'est là le côté solide de l'amour. Il y a aussi les idées communes. La joie d'être d'accord sur les beaux livres, les belles pièces, les beaux tableaux.

— La joie de penser la même chose sur mille choses diverses.

— Et si, en plus de la tendresse, garantis par cette tendresse, Monsieur et Madame sont restés amoureux l'un de l'autre, qu'y a-t-il de mieux ?

— Rien, certes...

— Tout comme son bonheur, on peut faire son malheur soi-même, observe l'actrice.

— C'est possible. Croyez-vous qu'un homme qui vit dans un milieu très artificiel, et qui voit chaque jour de très jolies femmes, soit capable d'aimer ?

— Pourquoi non ? S'il est naturellement volage, il le sera n'importe où. S'il est capable d'aimer vraiment, qui pourrait l'en distraire ? Et puis, il y a des femmes laides très aguichantes, et des femmes belles insignifiantes. Un homme qui a de la valeur cherche des compléments intérieurs à la beauté.

— Vous ne croyez pas aux tentations ?

— Un cœur qui est vraiment épris y échappe.

— Je crois me rappeler que vous êtes très coquette, n'est-ce pas ?

— Mon mari aime que je sois ainsi. En général, j'aime les diamants, les perles, les gourmandises et la chaleur.

— N'avez-vous pas une maison sur la côte d'Azur ?

— A Beauvallon. C'est moi qui cultive les fleurs dans notre jardin.

— Vous êtes déjà fière de votre fille aînée. Puisque vous croyez tellement au mariage, serait-ce donc la seule issue que vous lui destinez ?

— Détrompez-vous. Je commencerai par lui donner un métier. Il faut travailler, à notre époque. Il n'existe plus de filles du monde qui n'aient un métier.

— Si, j'en connais...

— Je les plains. Que feront-elles quand elles n'auront plus leurs parents ? On ne prend pas, d'un jour à l'autre, l'excellente habitude d'exercer une profession.

— Je le pense aussi.

Et j'ai libéré « Madeleine » pour *L'Homme de joie.*

amoureux sont seuls au monde.
(Photo Klissak.)





Deborah Kerr (Mme Bartley) et sa fille Melanie Jane.
(Photo Metro-Goldwyn-Mayer.)

★ Entre nous ★

(Suite de la page 8.)

espoir-là que bercent tous les élèves. Il arrive qu'il soit déçu, mais le contraire peut se produire également. — Renée Saint-Cyr est à Paris en ce moment. Son fils (vingt-quatre ans) ne vit pas avec elle. Oui, elle répond. Son vrai nom est Raymonde Renée Vittoré. Née à Beausoleil le 16 novembre 1907.

FLEUR D'HIVER. — *Toute à toi* (*Nice girl*) a été réalisé en 1941. En voici la distribution : Deanna Durbin (Jane Dana), Franchot Tone (Richard Calvert), Robert Stack (Don), Robert Benchley (professeur Dana), Ann Gillis et Ann Gwynne. Ce film n'a paru en France qu'en version originale. — Distribution de *La Mariée du dimanche* (1948) : Bette Davis (Linda), Robert Montgomery (Carey Jackson), Fay Bainter (Paula Winthrop), Betty Lynn (Boo Brinker) et Barbara Bates (sa sœur aînée). — J'ignore si tous les films de votre longue énumération (qui mélange des productions très anciennes et quelques « inédits en France ») sont en exploitation. Demandez-le au Service de location des films Warner Bros, 8, avenue Vélasquez, Paris (8e).

LACKY. — Non, Ingrid Bergman ne divorce pas. — Tim Holt (qui est le fils de la vedette du « muet » Jack Holt) porte son vrai nom. — Pour demander une photo à un acteur, procédez comme souvent dit ici et notamment à **NORMA ZANETTA,** no 134, p. 2 et à **JEANNOU,** no 153, p. 2. — Georges Marchal habite Paris et Tim Holt habite Hollywood. Puisque vous n'habitez pas la métropole, ce sont des coupons-réponse internationaux qu'il faudra joindre à vos lettres pour nous permettre de les retransmettre avec l'affranchissement convenable.

JOURNÉE DE PARIS. — Nous publierons sans doute *Amour et Cie*. Pour les autres films, non. — Derniers films de Charles Bouillaud : *La Veuve et l'Innocent, Le Roi Pandore.*

JEANNETTE DE 17 ANS. — Renseignements sur Cornel Wilde souvent donnés. Voyez no 136, p. 2 et p. 9, no 154, p. 2, ainsi que son interview, no 133. Oui, il répond. Nous lui transmettrons votre lettre affranchie à 25 francs.

JEAN RICHARD. — Louis Jouvet est né en 1887 et non en 1897. Simple « coquille » parfaitement indépendante de ma volonté... — Anny Ondra, née à Tarnov (Tchécoslovaquie) le 15 mai 1908. — Clive Brook, né à Londres en 1891. Marié. — Jean Toulout, né à Paris en 1888. — Simone Cerdan, née à Paris en 1904. — Ces artistes sont en vie, mais ne tournent plus, ou fort peu.

J. S. INSÉPARABLES. — Nous pouvons transmettre vos lettres, mais non vous communiquer les adresses de ces artistes. Lisez l'avis de la page 2. — Paule Marguy interviewerait ces artistes étrangers s'ils venaient à Paris... et s'ils se prêtaient à l'interview. — Nous ne publierons pas *Jeanne d'Arc.*

VÉRONIQUE BUTLER. — James Stewart n'était pas encore, lorsqu'il tourna *Vous ne l'emporterez pas avec vous* (1935), la grande vedette qu'il est devenu ensuite. Avant ce film, on ne l'avait guère vu en France que dans *Sa femme et sa dactylo* (dont les vedettes étaient Clark Gable, Myrna Loy et la regrettée Jeanne Harlow), *L'Heure suprême, Rose Marie, Le Dernier gangster* et *L'Ange impur.* Autres films : *Mariage incognito, Mr. Smith au Sénat, Indiscrétions, Rendez-vous, Ange ou démon, Viens avec moi, Que la vie est belle !, Appelez Nord 777.* Il porte son vrai nom et est né à Indiana (Pensylvanie) le 20 mai 1908. Marié à Gloria Mac Lean depuis six mois. Il a les cheveux châtains, les yeux gris et mesure 1m,86. — Distribution de *Vous ne l'emporterez pas avec vous* (1938) : Jeanne Arthur (Alice Sycamore), James Stewart (Tony Kirby), Edward Arnold (Anthony Kirby), Lionel Barrymore (Martin Vanderhof), Mischa Auer (Kolenkoff), Ann Miller (Essie Carmichaël).

EDCAT, BOULOGNE. — Distribution de *Nord-Atlantique* (1939) : Albert Préjean (Kaufmann), Pierre Renoir (capitaine Jef), René Dary (Barnes), Marie Déa (Marie), Gérard Landry (Janers), André Burgère (César), Alerme (capitaine Little), Jean Brochard (Dauphin), Henry Crémieux (Sharp), Lucien Coëdel (Pomme-d'Amour), Jean Daurand (Gus) et Solange Moret (Rose). — Il n'est pas facile de se procurer la photo d'un artiste décédé. Toutefois, le studio Harcourt, 49, avenue d'Iéna, Paris (16e), a pu fournir à certains de nos lecteurs des photos des regrettés Lucien Coëdel, Louis Salou, etc. — Affranchissez à 15 francs une lettre destinée à Erich von Stroheim, qui est en France.

ANTOINETTE CURIEUSE. — Je ne connais qu'un artiste né exactement un 27 novembre, Marshall Thompson (27 novembre 1923, à Los Angeles). — Je ne connais pas d'artiste du nom de Lilia Silvi.

MANON. — Oui, *Chéri*, le roman de Colette, sera porté au cinéma, avec Jean Marais et Marcelle Chantal dans les rôles principaux. — Jean Marais a les yeux bleus, les cheveux châtain clair et mesure 1m,80.

(Suite page 15.)

(Suite de la page 7.)

qui se mêlaient et, quand on ne s'embrasse pas, on l'a toujours sur les lèvres...

***

A la même heure, par un de ces phénomènes de télépathie comme l'amour en engendre parfois, Pierre Massot faisait le même récit à Mme Baratier.

— Votre histoire est très belle, conclut l'hôtelière, mais ce n'est pas une raison pour laisser refroidir votre soupe.

— Excusez-moi, votre soupe est bonne, comme toujours. Mais il n'y a pas que les souvenirs qui m'empêchent de manger... Il y a que je ne comprends pas le silence de Maria, depuis plus de trois jours que je lui ai écrit.

— Ça n'a rien d'étonnant. Margot a dû être enfermée au cachot dès son retour et, sans doute, n'a-t-elle pu approcher Maria.

— Et elle en a pour longtemps, au cachot?

— Quinze jours, c'était le tarif avec Mme Bardin. Mais avec la Chamblas!...

— Bon. Eh bien! je sais ce qu'il me reste à faire. Je n'ai pas besoin de nouvelles pour agir, je suis venu pour ça.

— Avec la nouvelle directrice, ça ne sera pas commode. Il paraît qu'elle a tout fait barricader... Il y avait bien, de mon temps, un passage...

— Un passage?

— Oui. C'était par le sud des remparts. Il y a déjà pas mal d'années, peut-être que la Chamblas n'en a pas entendu parler... Vous avez un crayon?... Bon... Je vais essayer de vous dessiner ça.

***

Dans la buanderie, penchées sur le lavoir central ou sur les cuves alignées le long des murs, les filles lavaient leur linge de corps, ainsi que leurs draps et leurs serviettes. Souvent, elles arrêtaient leur travail pour souffler dans leurs mains rougies et engourdies par l'eau glacée. Parfois, elles gravissaient un escalier en bois accédant à l'étage supérieur, qui prenait faiblement jour par une fenêtre à carreaux et par une ouverture où s'encastrait une grille mangée de rouille, derrière laquelle des marches de pierre montaient vers le chemin de ronde. Là, les pensionnaires suspendaient à des cordes engagées dans des poulies leur modeste lingerie féminine ou la toile rude servant à leur literie. En bas, auprès du poêle, Mme Rubini, immuablement placide sur son pliant, travaillait à son éternel crochet.

On venait de transporter à l'infirmerie Adèle, dite « la Puce » en raison de sa complexion réduite à l'extrême, qui, n'en pouvant plus de subir les rigueurs de la directrice, s'était affaissée d'un coup, vidée de sang et de conscience.

— Tu vas pas aussi tomber dans les pommes? demanda soudain Gaby à Maria, savonnant le linge auprès d'elle dans le lavoir.

De fait, la jeune fille, ponctuant son travail de soupirs, montrait un visage pâli, où l'inquiétude le disputait à la tristesse.

— Mais non... Pourquoi? répliqua-t-elle avec un sourire forcé.

— Parce que... parce que t'as une tête qui sera bientôt bonne pour la morgue... C'est peut-être bien que tu trouves que ton Pierre, il commence à se faire un peu désirer.

— Dis, toi, tu vas lui foutre la paix!

Dédée, qui flanquait Maria de l'autre côté, intervenait, la mine véhémente.

— Bon... bon... Encourage-la dans ses idées et, quand elle aura davantage de bobo, ça sera pour tes pieds!

— Et quand il faudra la ramasser comme « la Puce », ça sera pour les tiens, gourdée!

— Ah! on peut dire que, les pieds, tu nous les casses!

— Tant pis, j'ai besoin de me soulager!

Fulgurante, la main de Dédée fit retentir deux gifles sur les joues de Gaby. Saisie de rage, cette dernière arracha un drap des mains de deux pensionnaires appliquées à le tordre et, de toutes ses forces, on frappa la gifleuse, qui trembla sur sa base et, s'emparant à son tour d'un autre drap raidi par la torsion, en assena une digne réplique, renouvelée trois fois, à son adversaire.

Ce geste multiplié était bien celui de « Dédée-la-Balafrée », dans les doigts de qui le drap prenait une allure de massue. Gaby, pensant ainsi, recula et se lança dans l'escalier accédant au premier étage.

Mais Dédée bondit à sa suite et, en haut, le combat reprit sans merci. Ce fut, en des points divers de la pièce, accompagné de bonds ou de pourchas, un frénétique échange de coups de poing ou de pied au terme duquel Dédée et Gaby se retrouvèrent par terre, enroulées dans un drap qu'elles avaient dépendu au passage.

— Un homme! s'écria tout d'un coup Gaby, désignant quelqu'un derrière la grille encastrée dans le mur.

Des exclamations montèrent de toutes parts.

— C'est vrai!... Un homme! Un homme!

Un cri perça :

— Pierre!...

Maria, qui venait de reconnaître celui qu'elle aimait, se jeta vers le jeune homme.

— Mon chéri!

— Ma chérie!...

Et, sous les yeux pleins de satisfaction et de bouleversement des filles, ils échangèrent, à travers les barreaux, le baiser de leur réunion si éperdument attendue.

— Pierre, Pierrot, implora Maria, tu vas me tirer de là, n'est-ce pas?

— Oui, mon cœur, mais laisse-moi parler et réponds vite, répliqua-t-il, un plan à la main. Ici, qu'est-ce que c'est?

— La buanderie.

— Je ne l'ai pas sur mon papier. Où donne-t-elle?

— Sur un couloir.

— Surveillé?

— Comme tout, ici. Et tout le temps.

— La porte du couloir, fermée, bien entendu?

— Oui... Et, plus loin, il y a une grille.

— Aucune chance de jamais rester seule?

— Si, tout de même... Quand on est de corvée... Pas longtemps.

— Prends ce plan, je l'ai recopié... Tu vois cet escalier?

— Oui. Il est en face de notre dortoir.

— Parfait. Regarde : il monte aux combles qui débouchent sur un chemin de ronde. Au bout, il y a une ouverture qui donne sur la poterne sud. C'est par là que je suis venu... Demain, comme c'est Noël, il peut y avoir un petit relâchement ici. Arrange-



Dans sa cellule, Maria entendit le son lointain des cloches.



Camille accapara l'attention de l'abbé Antonin.

toi pour être de corvée du côté du dortoir et grimpe l'escalier. Il faut une minute pour être à la poterne. Moi, je t'attendrai à partir de neuf heures au bas du mur avec tout ce qu'il faut pour descendre. Compris ?

— Compris.

Leur baiser mit dans son ardeur tout ce qui lui était interdit d'avoir en durée. Puis, emplissant son regard et sa voix de certitude, Pierre prononça :

— Tu verras, ça ira bien !

Et le jeune homme s'éloigna, prompt et circonspect.

***

Au moment même où Pierre quittait Maria, Mlle Chamblas, obéissant au flair qui la secondait dans son application à prendre les gens en défaut, surgit dans la buanderie et, sentant à l'attitude des pensionnaires que quelque chose d'insolite venait de se produire, établit mentalement un rapport entre une dénonciation qui lui avait été faite et l'atmosphère d'exception qui l'entourait. Cet homme dont on lui avait parlé et qui devait assurer la fuite de l'une des filles aurait-il donné de ses nouvelles ? Se serait-il montré, même ?... Bien entendu, son enquête n'aboutit à rien.

Elle y mit un terme par un ricanement et par ces paroles inattendues :

— Savez-vous ce qu'il y a de drôle ?... C'est que tous vos refus de dire quelque chose... toute votre basse solidarité de filles perdues n'ont servi à rien... Parce que je suis sûre maintenant qu'un homme est venu ici et que le nom de celle pour qui cet homme est venu, figurez-vous que je le connais...

Et, après un temps qui préparait son effet, elle fit retentir cet ordre :

— Sur ce, retournez à votre lessive. Toi, Maria, suis-moi dans mon bureau !

***

Dans la nuit de la cellule, la fatigue avait fini par vaincre le désespoir et le froid. Depuis quelques heures, Maria Lambert était dans un état de demi-sommeil où elle conservait une obscure conscience de son malheur et de la pénétration glacée qui, parfois, secouait son corps de frissons.

Soudain, la jeune fille eut l'impression loitaine qu'un élément nouveau s'insinuait en elle par ondes vagues, puis par confuses résonances. Elle entr'ouvrit les yeux au semblant de jour que laissait passer la lumière à barreaux. « Les cloches ! Les cloches de Noël ! », reconnut-elle. Et, d'un coup, sur le bat-flanc dur à son corps, sous sa mince couverture que transperçait le froid, elle fut rendue à toute sa misère de cœur et de chair.

Encore l'eût-elle supportée vaillamment, et l'eût-elle même oubliée s'il lui était resté le moindre espoir d'aller au rendez-vous que lui avait fixé Pierre, à neuf heures pour ce matin de Noël. Mais, depuis leur entrevue d'hier, une porte de cellule avait dressé sa masse épaisse, son obstacle infranchissable entre leurs deux bonheurs, leurs deux amours.

— Mon Dieu ! gémit Maria. Et, dans sa poitrine où s'enflait un sanglot, il lui sembla qu'elle enfermait tout le malheur du monde.

Maria fit ses adieux à Gaby et à Dédée.



***

Dans la chapelle de la maison, les cloches sonnaient à pleines volées, tandis que les pensionnaires, tout heureuses d'être sorties de leur atmosphère habituelle, travaillaient à l'établissement de la crèche de la Nativité avec un soin qu'elles n'avaient guère accoutumé de montrer pendant les heures d'atelier. Non loin d'elles, l'abbé Antonin, l'aumônier de l'établissement, sentait une douceur émue se glisser dans son cœur devant le tableau inattendu que composaient ces filles du péché entourant de gestes inconsciemment dévotieux le petit enfant qui semblait les marquer de sa rédemption.

Soudain, pour la stupéfaction de toutes, Maria pénétra, rayonnante, dans la chapelle, sous la conduite d'une surveillante.

— Ah ! ça ! s'exclama Dédée... Qu'est-ce qui t'a fait sortir ?

— Mlle Guérande... C'est elle qui commande, maintenant. Il paraît qu'elle a eu une prise de bec terrible avec Chamblas et qu'elle a fait comme qui dirait un coup d'état.

A ce moment, Lucienne s'approcha des filles et glissa à Maria :

— Dis donc, Maria, j'viens de la sacristie... La porte est ouverte... si tu veux t'tirer, c'est le moment.

Les pensionnaires se regardèrent tandis que Dédée suggérait :

— Il faudrait qu'il y en ait une qui occupe le curé !

— Je m'en charge, déclara Camille.

Et elle ajouta d'un ton singulier :

— Moi aussi, je projette de m'enfuir... Seulement, ce sera très loin et, quand je l'aurai dit au curé, il ne me lâchera pas de sitôt.

Dès qu'elle eut accaparé l'attention du prêtre, Dédée et Gaby entraînèrent sans bruit Maria dans la sacristie et là Dédée serra brusquement l'amie de Pierre contre elle.

— Adieu, la môme !... On t'aimait bien, tu sais.

Elle appuya avec force deux baisers sur ses joues.

Gaby l'étreignit à son tour.

— Oui, on t'aimait bien et on t'oubliera pas... malgré que je sois charrieuse... mais c'est plus fort que moi !

Les voix des deux filles tremblaient, et elles faisaient à la fugitive la tendre offrande des larmes qu'elles ne cherchaient pas à chasser de leurs yeux.

S'étant assurée que nul ne la voyait, Maria franchit le seuil et s'engagea dans un couloir.

Quelques instants plus tard, Mlle Guérande pénétra dans la chapelle et s'informa de l'abbé Antonin.

— Il confesse quelqu'un, lui dit une pensionnaire.

— Maria ? interrogea l'instructrice qui cherchait vainement la jeune fille du regard.

— Non, Camille.

— Mais, alors, où est Maria ?

— Maria ? répondit Dédée. Elle doit chercher quelque chose dans la sacristie.

A la frayeur générale, on vit Mlle Guérande se diriger de ce côté. Mais, à la seconde stupéfaction générale aussi, avant que l'instructrice eût atteint la pièce, Maria en personne franchissait la porte, la mine atterrée, cette fois.

Alors, Mlle Guérande frappa discrètement dans ses mains pour réunir les pensionnaires autour d'elle.

— Mes enfants, déclara-t-elle, comme la regrettée Mme Bardin en avait donné l'autorisation, vous pourrez assister à la messe à la chapelle de l'Annonciade,

L'abbé Antonin célébrait la messe de Noël.





Mlle Chamblas fit tourner les détenues autour du cadavre de Camille.

et notre chorale s'y fera entendre... Quelles sont celles qui veulent venir ?

Toutes les mains se levèrent.

Mlle Guérande eut un sourire.

— Allons, je vois qu'il souffle ici un vent de religion, aujourd'hui!... Je m'en doutais bien un peu, aussi j'ai fait ouvrir les cellules pour que, par cette sortie hors de notre enceinte, vous ayez toutes, dans une certaine mesure, votre Noël, aujourd'hui... Seulement, il faudra bien vous conduire... Vous serez à côté des gens du pays, à l'Annonciade, et je ne veux pas qu'ils aient de vous une opinion qu'on n'a que trop tendance à accréditer.

Après un petit silence, elle ajouta :

— Pourtant, l'inondation qui s'est déclarée ces jours-ci s'est beaucoup aggravée cette nuit. Le pont de Perthuis a été emporté. Les véhicules circulent à peu près partout dans l'eau... les gens en ont jusqu'au ventre et, par endroits, elle a atteint le premier étage des maisons... J'aurais donc pu... j'aurais même peut-être dû renoncer à cette sortie... Mais mon désir d'apporter un peu d'adoucissement à votre vie de chaque jour, à la discipline actuelle, a été le plus fort... J'ai téléphoné ; tout à l'heure, des hommes viendront avec des barques pour vous transporter... Tant pis!... Je vous fais confiance et je suis sûre que vous aurez à cœur qu'il ne m'arrive rien à cause de vous.

A ce moment, Camille, ayant achevé sa confession, avançait vers le groupe.

Tandis que Mlle Guérande allait rejoindre le prêtre, la jeune fille déclara à ses camarades :

— Il en a eu pour son argent... vingt minutes que je le retiens... Mais, comment, tu n'es pas partie, Maria ?

Tous les visages se tendaient vers cette dernière, avides d'apprendre ce qui s'était passé.

— Hélas! répliqua Maria, qui paraissait avoir atteint les limites de la désolation, je ne sais pas si Mlle Chamblas s'est doutée de quelque chose... mais j'étais presque arrivée, j'allais entrer dans le chemin de ronde, quand ce sale chien de Goliath s'est dressé devant moi, et c'est miracle que j'aie pu jeter une porte devant ses crocs.

***

A la chapelle de l'Annonciade, la messe de Noël était commencée depuis quelques instants et célébrée par l'abbé Antonin qui remplaçait le vieux curé du village retenu à la chambre par la maladie.

Toutes les pensionnaires, semblant avoir à cœur de donner satisfaction à Mlle Guérande et de ne point trahir leur promesse de bonne conduite, montraient une attitude dont la réserve s'apparentait au recueillement du reste de l'assistance. Maria, cependant, ne pouvait s'empêcher de glisser de fréquents regards vers un point où, dès le début de l'office, elle avait reconnu Pierre qui, après une vaine attente au rendez-vous fixé, avait guetté aux abords de l'établissement et, voyant sortir les jeunes filles, les avait suivies jusqu'à la chapelle.

Soudain, on entendit au dehors une rumeur insolite suivie de clameurs, et un homme ouvrit violemment la porte du sanctuaire en hurlant :

— Au secours!... Le Rhône a brisé la digue!

L'eau le suivit de quelques secondes, fonçant dans le saint lieu d'un flot irrésistible. Tandis que les femmes et les enfants, poussaient des cris et se jetaient vers l'escalier montant à la chaire ou vers celui accédant à la galerie, les hommes, enfonçant déjà jusqu'à la cheville, se regardèrent, un moment désemparés et hésitant sur la conduite à suivre.

Mais, s'étant retourné d'un coup et ne prenant que le temps de ranger le calice, l'abbé Antonin se montra l'homme connu de tous pour son courage et pour son dévouement.

— Que personne ne s'affole! cria-t-il avec calme et autorité... Les femmes et les enfants, ne bougez pas des escaliers... Les hommes tâchez de voir si toutes les barques ont été emportées... Je vais téléphoner à la mairie pour qu'on en envoie d'autres.

Quelques instants plus tard, à la faveur du bouleversement général, Pierre joignit Maria et l'entraîna dans la sacristie. Là, il ouvrit une porte donnant sur l'extérieur et explora du regard l'étendue liquide.

— Non, dit-il... Pour l'instant, il faut se cacher... Nous aviserons plus tard.

Il tira une autre porte et vit un espace vide où pendaient les cordes de cloches.

Les détenues, déchaînées, se livraient à un pillage frénétique.

— On va monter dans le clocher, décida-t-il... Dépêchons-nous!

Prestement, ils entrèrent et gravirent un escalier de meunier conduisant à une plate-forme au-dessus de laquelle étaient fixées les cloches. Un moment après, tout le monde ayant pu évacuer la chapelle, le silence fut rompu par un craquement et une tête se montra avec prudence au-dessus du rebord de la galerie. Ayant exploré des yeux la chapelle, Camille descendit lentement les marches et se dirigea vers la sortie du sanctuaire.

Devant la pensionnaire, l'inondation s'étendait, immense, impressionnante. Elle engloutissait, au loin, des maisons jusqu'au faîte, balançait des arbres déracinés, des meubles de toutes sortes, des cadavres de bêtes.

Comme si elle ne voyait rien, Camille, la porte franchie, poursuivit sa marche sans un arrêt... Le froid monta avec l'eau glacée sur son corps. Elle ne put se défendre d'un saisissement et d'une suffocation, mais elle continua d'avancer au même rythme. Bientôt, l'encerclement liquide lui fut à la taille... à la poitrine... Elle avançait... Et puis, ce fut le mol anneau autour du cou. Et puis, enveloppant tout entière la chair qui ne voulait plus vivre, le froid de l'eau se confondit avec le froid de la mort.

Désertant un monde qui était l'ennemi de ses idées et ne lui réservait plus qu'un avenir claustré, celle qui avait déclaré, le matin même, qu'elle projetait de s'enfuir très loin avait tenu parole...

***

Au dortoir, Mlle Chamblas avait eu l'idée d'une mise en scène de véritable possédée du mal.

Sur l'une des tables de la partie tenant lieu de réfectoire, elle avait fait étendre le corps de Camille, rapporté par les gendarmes, et, le proposant en funèbre exemple de l'insoumission châtiée, en illustration atroce des possibles conséquences d'une évasion, elle avait organisé une marche circu-

laire de toutes les détenues autour de la dépouille mortelle.

— Une, deux! Une, deux! criait-elle, entourée de toutes les surveillantes disponibles et rythmant le pas des filles... Voilà ce qui arrive lorsqu'on veut se soustraire aux décisions de la loi. La justice se venge!

— Une, deux! Une, deux! répétait-elle, comme pour fouetter la marche des pensionnaires.

Toute repliée sur sa délectation d'enfer, elle ne voyait pas la haine qui s'enflait sous la poitrine des marcheuses, la révolte qui montait, montait, du plus indigné de leur être, flambant dans leurs yeux, rivant leurs dents, faisant se serrer furieusement leurs poings.

— Halte ! ordonna-t-elle.

Ce fut le mot qui débonda cette révolte par l'intermédiaire de Dédée. Comme la fille qui la précédait s'était arrêtée, la Balafrée la poussa énergiquement en commandant : « Avance! ». Ainsi déclenchée, puis activée par Gaby et Margot, la poussée se propagea dans tout le cercle des filles.

— Halte! répéta Mlle Chamblas.

En fait de réponse, Dédée entraîna ses compagnes dans un mouvement plus accéléré et, tournant le défi de son regard vers la directrice, se mit à frapper du pied et à crier, imitée par toutes :

— Une, deux! Une, deux!

— Vous êtes folles! cria Mlle Chamblas.

— Pardi, on t'imite! lui lança la meneuse de jeu.

Et le bruit des pas et celui des voix se haussèrent et se mêlèrent en un étourdissant tapage.

— Une, deux! Une, deux!

— Allez-vous m'obéir? hurla la directrice.

— Quand tu auras rendu la vie à celle-là, ordure!... Si elle s'est noyée, c'est pas par accident... c'est pour échapper à tes griffes, chienne du diable!

— Oui... C'est un suicide, tu entends... C'est toi qui l'as fait se jeter à l'eau, assassin!

La marche s'était arrêtée d'un coup, rompue par Dédée et Gaby qui se détachaient du cercle.

Alors, devant les deux visages, pleins d'une résolution sans merci, qui s'avançaient vers elle, Mlle Chamblas, n'ayant plus même la force d'un cri, se rua vers la sortie, suivie de Mme Maupin.

***

Quelques minutes plus tard, ayant arraché les clefs aux surveillantes et enfermé ces dernières dans le dortoir, toutes les détenues, dans une furie de cris et de clameurs ponctuée par les mots de « A mort la Chamblas! », se lancèrent vers l'escalier descendant au rez-de-chaussée, puis l'envahirent de leur trombe mugissante.

Conduites par Dédée et Gaby, elles se ruèrent d'abord vers l'économat, qu'elles envahirent avec les allures d'une soldatesque qui va se livrer au pillage.

Et ce fut bien, en effet, un pillage, un pillage aveugle, sans égards et sans frein, de la part de ces jeunes créatures réduites, depuis quelque temps, à un régime de famine, devant tout ce qui se révéla à leur convoitise.

A la cuisine, les fourneaux étaient éteints. Mais, s'ajoutant à leur butin de l'économat, des œufs, de la charcuterie et du beurre furent découverts par les pensionnaires dans les placards.

On entama le chocolat à dents avides, on s'attaqua goulûment aux confitures, on vida les œufs frais d'une aspiration béate, on se jeta sur les fromages et sur les boîtes de conserves, sans souci d'ordre ni de mélanges. Concurremment, les bouchons furent arrachés d'une poigne fébrile, les goulots joignirent les bouches d'un baiser brutal, heurtèrent les dents, gorgèrent de vin les gosiers. Et, entre deux bouchées ou goulées, c'était une frénésie de clameurs, de cris et de chants, qu'accompagnaient des coups assenés sur des casseroles.

Lorsqu'elle fut repue, la horde se dirigea vers le bureau de la directrice, au chant, poussé à notes effrénées, de :

C'est Chamblas, Chamblas, Chamblas !
C'est la Chamblas qu'il nous faut !
Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

Derrière sa porte barricadée, Mlle Chamblas, en compagnie de Mme Maupin, qui l'avait remplacée dans les fonctions de sous-directrice, offrait malgré elle à sa subalterne le spectacle d'une peur que cette dernière partageait.

Cette peur redoubla quand l'huis fut ébranlé de heurts violents, qui retentirent dans une débauche de menaces et d'injures.

La voix de Dédée s'éleva :

— Tu veux pas ouvrir, Chamblas?... Tant pis! On va monter la garde devant ta tannière autant qu'il faudra. Mais, pour avoir ta correction, tu l'auras!... Et, si tu en réchappes, tu peux compter que tu seras marquée pour toute ta vie!

C'est sur ces entrefaites que parut Mlle Guérande. Encore que sa

Dédée saisit Mlle Chamblas par le bras...



chambre, où l'avait consignée Mlle Chamblas à la suite de la double disparition de Maria et de Camille, se trouvât dans un autre corps de bâtiment fort éloigné de la rébellion, elle avait fini par entendre ce tapage mené par les filles.

Il fallut toute la place qu'elle s'était acquise dans le cœur de ces dernières, et aussi toute sa force de persuasion, pour obtenir des révoltées qu'elles s'engageassent formellement à ne se livrer à aucune voie de fait sur la directrice, à qui elle assura qu'elle pouvait se montrer.

Suivie de Mme Maupin, Mlle Chamblas parut donc. Mais le malheur voulut que son regard, appliqué à ignorer tout le monde, l'empêchât de voir Dédée, qu'elle heurta violemment, et qu'un réflexe de sa nature autoritaire la fît chercher à écarter la jeune fille d'un geste brutal. Trop brutal pour que Dédée fût maîtresse de sa réaction : lui saisissant le bras, elle la gifla et, d'un croc-en-jambe, elle l'envoya à terre.

Cela suffit pour libérer d'un coup, irrésistiblement, aveuglément, le désir de représailles refoulé dans le cœur des filles. Obnubilant en leur esprit la promesse faite à Mlle Guérande, la vue de leur bourreau étalé sur le sol après une nouvelle marque de son hostilité déchaîna les pensionnaires sans que l'instructrice pût espérer les retenir, cette fois.

Saisie sous les bras par Dédée et Gaby, qui la remirent brutalement sur pied, la directrice reçut des gifles qui retentirent, pleuvant de tous côtés, des coups de poing qui secouèrent son dos et ses côtes, des coups de pied qui grêlèrent sur ses jambes et son séant, lui ébranlant tout le corps. Toutefois, retrouvant des forces inattendues dans son instinct de conservation, elle parvint à se dégager et s'enfuit droit devant elle.

On la vit atteindre une porte qui donnait sur la cour, l'ouvrir d'un geste éperdu, se ruer dehors... Et ce furent presque aussitôt les aboiements furieux du chien Goliath, un grand cri de terreur... puis un second cri hurlant la souffrance.

Toutes les filles, Mlle Guérande, Mme Maupin, plaquées aux plus proches fenêtres, ouvraient des yeux dilatés par l'horreur du spectacle qui s'offrait à elles...

* * *

Cependant, dans le clocher de la chapelle, tenant Maria serrée contre soi pour essayer de la réchauffer, Pierre, après de longues heures d'attente, avait fini par voir les eaux baisser progressivement pour une raison qu'il ignorait.

Ç'avait alors été, dans la boue, où ils enfonçaient jusqu'au mollet, dans l'eau où la jeune fille, perdant brusquement pied, avait été repêchée, dans une barque prise pour traverser le Rhône et soudain emportée furieusement à la dérive, bien des larmes, bien de terribles angoisses, bien des périls meurtriers, avec, à l'horizon, les silhouettes mouvantes des gendarmes inutilement acharnés à leur poursuite, avant que leur embarcation, miraculeusement envoyée par un remous dans une agglomération d'arbustes bordant la rive et bloquée par ceux-ci, ne les fit aborder non loin du lieu où Baratier et sa femme les attendaient pour les conduire en lieu sûr!

Mais le bonheur éperdu des amoureux, enfin sauvés et roulant, maintenant, dans le train pour Paris, ne leur semblait pas payé par trop d'épreuves...

* * *

Mlle Guérande avait pénétré dans le dortoir et, après de sévères reproches sur les débordements de tous ordres de la veille, avait circulé parmi les pensionnaires, s'arrêtant devant chacune d'elles, donnant une tape affectueuse sur une joue, tirant ici la leçon de la conduite du soir précédent, minimisant là, avec sollicitude, une indisposition due aux excès commis dans l'économat et dans la cuisine. Puis, à la joie immense de toutes, elle avait déclaré qu'elle venait d'être nommée directrice en remplacement de Mlle Chamblas, grièvement blessée par Goliath.

Et maintenant la plupart des filles rêvaient... Car, avec Maria et son amour, le rêve était décidément entré dans la maison, surtout en ce jour où la nouvelle atmosphère créée par Mlle Guérande ne pouvait que lui faire déployer plus largement ses ailes.

Mais ce rêve-là, en vérité, ressemblait bien peu à ceux de naguère. Ce rêve avait le visage d'un amour dont on se gaussait autrefois et auquel on ne croyait pas beaucoup.

Et les filles dites « mauvaises », peut-être mauvaises jusqu'à ce jour, n'étaient pas loin de se demander, dans l'émerveillement de leur esprit, si un tel amour, avec sa suggestion de beauté, de douceur, de paix lumineuse et de clair bonheur, ne représentait pas comme un commencement de ce « Royaume des Cieux » dont leur avait parlé l'abbé Antonin et qui avait protégé la bienfaisante Maria.

FIN

Après de terribles angoisses, Pierre et Maria étaient enfin sauvés.



ENTRE NOUS

(Suite de la page 9.)

BÉARNAISE. — Notre n° 150, consacré à *Aventure en Irlande*, contient plusieurs photos de Douglas Fairbanks junior. — Katharine Hepburn porte son vrai nom. Née à Hartfort (Connecticut) le 7 novembre 1910. Cheveux châtains, yeux bleus, 1m,67. Elle a été mariée à M. Ludlow Smith de 1930 à 1935. Elle ne s'est pas remariée depuis son divorce.

MARIOL GATEUX. — Il existe un film intitulé *C'est donc ton frère*, réalisé en 1936 et dont l'interprétation est la suivante : Stan Laurel (Laurel et son frère jumeau), Oliver Hardy (Hardy et son frère jumeau), Betty Healy (Mme Laurel), Daphne Pollard (Mme Hardy), Sidney Toler (le capitaine), James Finlayson (Finn), Iris Adrian (Lily) et Lora André (Alice). — Je ne puis faire figurer dans ces colonnes des résumés de scénarios (la place m'est trop mesurée). Toutefois, je peux vous dire que l'action de ce film comique se déroule dans un petit port où pêchent Laurel et Hardy. Leurs deux frères jumeaux, Alf Laurel et Bert Hardy, ont mal tourné... et une histoire de bague volée et de gangsters fournit la trame d'un scénario amusant et mouvementé.

LE CAMÉRISTE.

LECTEUR est acheteur des numéros suivants de « Mon Film » : 1 à 23, 26, 27, 28, 30, 32, 33, 35. Faire offre à M. Paul-Eugène Boutet, 425, 4e Avenue, Port-Alfred, Comté Chicoutimi, P. Q. (Canada).

LECTRICE recherche les numéros 1 à 22, 26, 28, 30, 34, 38, 36 de « Mon Film ». Écrire à Mme Marie Dunaut, 24, rue F.-Evrard, Billy-Montigny (P.-de-C.).

LECTRICE recherche les numéros 5 et 19 de « Mon Film ». Faire offre à Mlle Francine Funel, 25, rue Clary, Marseille (B.-du-R.).

LECTEUR recherche les numéros suivants de « Mon Film », bon état : 1 à 57, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78. Faire offre à M. Joseph Salami, 53, avenue Jauréguiberry, Boîte postale 630, à Dakar.

LECTRICE recherche les numéros 50, 57, 72 et 80 de « Mon Film ». Faire offre à Mlle Lucette Gaimard, 36, rue Jean-Ligonnet, Givors (Rhône).

LECTRICE recherche les numéros suivants de « Mon Film » : 1 à 36, 44, 47, 51, 52, 72 à 75, 78 et 81. Écrire à Mlle Gisèle Guglielmino, château de Fontenille, à Lauris (Vaucluse).

LECTEUR recherche les numéros suivants de « Mon Film » : 5, 8, 9, 15, 19, 20, 21, 28, 29, 30, 31, 35, 51, 53, 55. Écrire à M. Gilles Harel, cité de Savines, n° 1067, à Trignac (Loire-Inf.).

LECTEUR recherche les numéros 1, 2 et 6 de « Mon Film ». Écrire à M. René Drapeaud, à Saint-Christophe (Charente-Maritime).

POUR TOUTE LA PUBLICITÉ
s'adresser à :
Agence de Diffusion et de Publicité
1, rue des Italiens, PARIS
Tél. : PROvence 74-54.









NUMÉROS DÉJA PARUS :

Les numéros 80, 81 et 96 sont épuisés.

Numéros à 10 francs.

79 — La duchesse des bas-fonds.
82 — Révolte à bord.
83 — Café du Cadran.
84 — Humoresque.
85 — Par la fenêtre.
86 — Buffalo Bill.
87 — Johnny Apollo.
88 — Bethsabée.
89 — Le crime de Mme Lexton.
90 — Route sans issue.
91 — Les dernières vacances.
92 — La blonde incendiaire.
93 — Le retour de Frank James.
94 — Vertiges.
95 — San-Antonio.
97 — Les caprices de Suzanne.
98 — Mademoiselle s'amuse.
99 — Aloma, princesse des îles.
100 — Erreur judiciaire.
101 — Une femme cherche son destin.
102 — Renégate.
103 — L'aveu.
104 — Après l'amour.
105 — Kenzi.
106 — L'exilé.
107 — Éternel conflit.
108 — Les Frères Bouquinquant.
109 — Le Maître de Forges.
110 — Destins.
111 — Une jeune fille savait...
112 — Shanghaï.
113 — L'aventure commence demain.
114 — Les condamnés.
115 — Les voyages de Sullivan.
116 — Ali-Baba et les quarante voleurs.
117 — L'impeccable Henri.
118 — La maison du Dr Edwardes.
119 — Les anneaux d'or.
120 — Lettre d'une Inconnue.
121 — Les amoureux sont seuls au monde.
122 — Le secret derrière la porte.
123 — Carrefour du crime.
124 — Les passagers de la nuit.
125 — La Révoltée.
126 — Le Charlatan.
127 — Métier de fous.
128 — Ne dites jamais " adieu ".
129 — Correspondant 17.
130 — La Nuit Blanche.
131 — Duel au Soleil.

Numéros à 12 francs.

132 — Deux amours.
133 — Le Carrefour de la mort.
134 — La Chartreuse de Parme.
135 — Ils étaient tous mes fils.
136 — Le Diable blanc.
137 — Depuis ton départ...
138 — Fandango.
139 — Les dieux du dimanche.
140 — Suprême aveu.
141 — La Fière Créole.
142 — Le droit de l'enfant.
143 — D'homme à hommes.
144 — Le mur des ténèbres.
145 — Femme ou maîtresse.
146 — Le colonel Durand.
147 — Le pays du « Dauphin vert ».
148 — La Voix du Rêve.
149 — « Pattes blanches ».
150 — Aventure en Irlande.
151 — Prisonniers du Destin.
152 — Étranges vacances.
153 — Ambre.
154 — Cinq tulipes rouges.
155 — Nuit de décembre.
156 — Olivier Twist.
157 — La Valse dans l'ombre.
158 — Une Femme par jour.
159 — Jo la Romance.
160 — Ces dames aux chapeaux verts.
161 — La Femme de l'autre.
162 — Fabiola.
163 — Capitaine de Castille.
164 — Jean de la Lune.
165 — L'homme aux abois.
166 — Le Retour.
167 — Les amants de Vérone.
168 — L'appel de la forêt.
169 — Pour toi j'ai tué...
170 — Tous les deux.
171 — Ainsi finit la nuit.
172 — Les anges marqués.
173 — Les Tuniques écarlates.
174 — Le Sang de la Terre.
175 — Mission à Tanger.
176 — Vengeance de femme.
177 — Une grande fille toute simple.
178 — Scandale en première page.
179 — La Passagère.

Chaque numéro est envoyé contre la somme de 10 ou 12 fr. (Ajouter 10 fr. d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés.) *Pour envoi à l'étranger* : 2 fr. de plus par exemplaire pour frais d'envoi.

MON FILM
5, boul. des Italiens, PARIS (2e).
Aucun envoi contre remboursement.

L'Administrateur-Gérant : Gaston ALLEMANE. Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.). — C. O. L. 31-1631. — 9485-1-50. — Dépôt légal : 1er trimestre 1950.





Suzanne Cloutier
dans
"AU ROYAUME DES CIEUX"
(photo REGINA)